

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pestalozzi.

On nous écrit :

« Dans le village de *** on faisait une enquête, à l'école, pour savoir quels étaient les coupables d'un méfait signalé à l'autorité communale.

» Un des fonctionnaires municipaux était chargé de la surveillance et avait pour consigne de ne pas laisser les élèves communiquer entre eux.

» Coiffé d'un chapeau feutre noir à larges bords, sanglé dans une redingote milaine à queue d'hirondelle, notre fonctionnaire, une baguette à la main, veillait, vigilant cerbere.

» Les écoliers n'osaient bouger. Mais, au sortir de l'école, innocente vengeance, savez-vous comment ils baptisèrent leur surveillant?... Pestalozzi.

» Quand celui-ci apprit la chose il se fâcha tout rouge et fit à la personne qui lui apportait la nouvelle :

» — Eh bien !... di !... y faut aller vers monsieu le régent... et pis... di... qu'y leur donnele verbe *Pestalozzi* !

E. B.

Le tzerropès saron todzor dupe dé loeur vice.

(Patois des montagnes d'Ollon.)

Le greffier Samuet avé la mouda dè prendre le brave Loï por tzapliha son bou.

On dzor, Samuet di à Loï :

— Te me roinné; e mé fau to l'ardzen que ié por té paï. Y voi rassi mon bou mémo, di z'ora.

Samuet sè fé fabriqua on bé boco drobliha, époi, verni to ver; atzeté na balla rasse vernia verda assebin.

Sa foerniture dé foue arrevaié ver la mazon, Samuet quementhié dé volia rassi son bou. Le premi dzor e l'en racha onzé carta; le sé-con dzor, neu; le troisième, saa; sé tonnerre dé foue éta tant dur et sètschà que noutron se-crèté ne poivé pa mé en rassi.

Abandena dé rassi, e l'éta bin se n'entention; mé tié fèré dé sou bé boco to verni ?

L'a vin n'idée. E sé dit : « Y voi le boetâ en la voute, époi le me roberon preu, dinsé y ein sara défé; époi y ara na boena estieua por ne pa mé rassi. »

Tienzé dzor sè pàsson et, nion n'avé roba le boco.

Na né, Samuet se rélayé, ne di ren à sa fèna, sôo, étieuté; n'a ren avoi dé broi. Atrapé son boco et s'en va le portâ à l'autro bet de veladzo, dra dévan na boetique dé chârôn : « Y sa défé dé té, mon boco ! »

Le lendeman, aprè midzor, la fèna de greffié arrevé avoi la foliè d'avi, et di à se n'omo :

« Lihi va sose ! »

Samuet tot époira : « Tié te que ia ? »

La fèna raconté que la né passa e l'an forschâ e roba enveron tra mille francs y chârôn de bet de veladzo; que on boco verni éta dévan la porta : « Gadze que l'est le tin ! »

Samuet sè dégonthillé en desen à sa fèna sen que l'avé fé de son bé boco, la né dévan.

Y mémo instan, tintié on gabelâ avoi l'assesseu qu'arrevon a tote pioute; tiestienon le greffié. Y bou de na voerbetta, le gri emmenotté Samuet, le condui y tzaté, et le l'enfermé.

Le lendeman, noutron greffié a itâ relâtscha, apré que l'a zu baliha toté les esphication de la maniéré que l'avé volu se débarassi dé son boco.

Le dzedzé, l'assesseu et tui, l'an fé di ri dé voleu quon l'on zu cognu la colase de greffié, que to le veladzo en a zu po tienzé dzor à riro.

Loï a det :

« Le bin fé ! Le secrètére n'avé pa fauta dé outa le pan à on pouro diablilhe quemin mé ;

epoi ne pas le tot : tzeresché a forsi na brava dzen dé lo roba son boco ! »

F. D.

A qui la victoire ?

C'était au temps des avant-revues.

Un chasseur de gauche et un dragon discutaient militaire dans un café de Cossonay.

— Vois-tu, Abram, opinait le dragon, on aura beau dire, la cavalerie et l'artillerie sont maintenant les seules troupes qui puissent avoir la victoire. Quant à vous, pauvres fusiliers, vous ne pouvez pas grand' chose.



— Eh ! blagueu ! je te parie demipot qu'avet le dernier peloton de notre compagnie on te nettoie, en un rien de temps, un escadron de cavalerie, bêtes et chevaux.

Au jardin des oliviers.

Un bon vieux curé reçut d'un de ses paroissiens une somme assez rondelette, qui devait être affectée à l'achat d'un tableau pour orner le chœur de l'église.

Le curé commande à un peintre le tableau en question. Le sujet choisi était *Le Christ au jardin des oliviers*.

Le tableau achevé, le curé reproche à l'artiste d'avoir trop ménagé les arbres : « Ajoutez des oliviers, dit-il, il n'y en a pas en suffisance.

— Mais, monsieur le curé, observe l'artiste, on ne verra plus le Christ.

— Ajoutez toujours.

Le peintre obéit.

La toile fut couverte d'oliviers. Le curé était dans le ravissement. On installa le tableau au-dessus du maître-autel. Puis, pour donner une solennité particulière à l'inauguration, on y convia l'évêque.

Monseigneur arrive et le curé lui montre la peinture.

— C'est très bien, dit l'évêque, mais où donc est notre Sauveur ?

— Il est derrière les arbres, répond le vénérable prêtre. Soyez tranquille, Monseigneur, je l'ai vu !

C'est comme ça !

Il y a quelques semaines, dans une auberge, à Mézières.

— Dis-moi, Féli, tu as été à Lausanne, y a quierque temps ?

— Ouai.

— Etait-ce pas pendant le Grand Conset ?

— Ouai !... Et quoi ?

— Es-tu au moins monté là-haut ?

— Ouai. J'ai voulu ça voir une fois. Mon té, y a rien d'estra.

— Bien sûr. Et de quoi discutaient-y ?

— J'ai pas seulement tant fait attention. N'est-ce pas, c'est pas nos affaires. Je crois bien qu'y parlaient du changement des tribunaux.

— Ah ! ouai, de la réorganisation judiciaire.

— Ouai, c'est ça. Depuis quierque temps les papiers nous faisaient des refentes là-dessus.

— Mais ça n'a pas passé.

— Non. Je crois que le Conset d'Etat n'était pas tant d'acco. Ça a été vite baclé. Les avocats se sont chaplés un moment. Après quoi le président a fait voter. Et pi tou a été dit.

— Que veux-tu, puisque le Conset d'Etat n'était pas d'acco...

Boutades.

Un paysan qui devait se marier fit attendre très longtemps le pasteur appelé à lui donner la bénédiction nuptiale.

Au sortir de l'église, le pasteur l'aborde :

— Je vous recommande, pour une autre fois, de venir de meilleure heure.

— Vo paudé bin crairé, monsu le menistre, que n'ein vu pas fèré trafi !

Dans un hôtel, à P...

Un voyageur de commerce vient d'appeler trois fois de suite le garçon qui, chaque fois, s'est contenté de lui répondre :

— Je suis à vous, monsieur, je suis à vous !

— Ah ! non ! par exemple, réplique le voyageur de commerce à la troisième fois ; car si vous étiez à moi, il y aurait longtemps que je vous aurais flanqué à la porte !

Un chasseur parcourait le territoire de Che-seaux. Ses exploits n'étaient pas nombreux ; il n'avait encore tiré cette année que quelques pauvres moineaux, malgré un chien excellent qui paraissait déplorer l'inexpérience de son maître. Tout à coup l'animal se met en arrêt. Une perdrix part à deux pas du chasseur qui épaule et tire. Certain d'avoir touché juste, il se précipite en avant et... ne trouve rien ! Il arrête un garde-champêtre qui passait près de là et lui dit :

— Vous n'avez pas vu tomber une perdrix ...

— Pas la moingre, Monsieur.

— C'est singulier, j'ai pourtant vu voler les plumes.

— Moi aussi, Monsieur, mais elles volaient si bien qu'elles emportaient la viande.

Vaudois ! un nouveau jour se lève ! — En effet, l'année 1903 sera pour nous une année extraordinaire, puisqu'elle ouvre le second siècle de notre ère. Le patriotisme va se donner libre cours ; en ce domaine, on le sait, à nous le pompon ! Déjà cela a commencé, et ces prémices ne seront ni les moins attrayantes ni les moins durables des manifestations patriotiques du centenaire. Nous voulons parler des publications historiques et autres, inspirées par la patrie vaudoise. L'une des plus intéressantes, parmi ces publications, est celle qui justement a pris pour titre : **La patrie vaudoise**, le pays et ses habitants, par Armand Vautier. Avec 200 vues et scènes de mœurs (Lausanne, G. Bridel et Cie, éditeurs). La première livraison vient de paraître ; elle est pleine de promesses.

THÉÂTRE. — Une série de spectacles intéressants a été offerte par M. Darcourt, aux amateurs de théâtre à l'occasion des fêtes de l'an.

Jeu d'été c'était *La mendiant de Saint-Sulpice* ; hier, vendredi, l'après-midi, *Monte-Cristo* ; le soir, *La marraine de Charley* et *La Cagnotte* ; ce soir, samedi, *Madame Sans-Gêne*, une représentation extraordinaire ; demain, dimanche, à 3 h., de nouveau *Madame Sans-gêne* ; le soir, le *Juif errant*.

KURSAAL. — Même chose à Bel-Air. A l'occasion des fêtes de l'an, spectacles extraordinaires, en matinée et le soir. Le Kursaal ne désemplit pas. « Ce qu'on s'y amuse ! nous disait quelqu'un, non, vrai, vous n'en avez pas idée. »



1903
EN VENTE
AU
BUREAU
DU
CONTEUR VAUDOIS
ET DANS
toutes les librairies.
PRIX :
50 centimes.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.